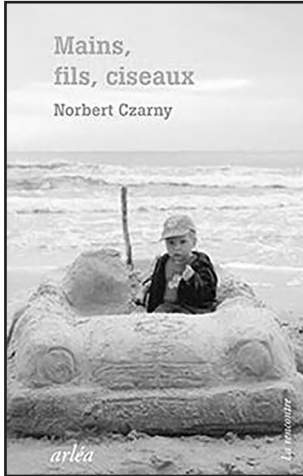


Norbert Czarny,
Mains, fils, ciseaux,
 Arléa 2023, 173 pages,
 17 €.



« Noms, dates, lieux : je préfère m'en tenir à des éclats, des fragments que porte la voix de mon père. Je chercherai les arcs-en-ciel. Il a l'art de les faire naître ».

Ce programme, énoncé page 28, le narrateur – le fils – qui entreprend de faire revivre, d'abord pour lui-même, et pour ses propres fils, l'histoire d'un juif rescapé de l'horrible *xx^e* siècle, parvient à le suivre à la lettre. Texte de la résurrection, ce livre n'est fait – cousu plutôt – que de fragments, mais choisis et assemblés avec une telle justesse qu'ils constituent en effet autant d'éclats, au double sens du terme : des morceaux violemment arrachés à la réalité d'une existence par l'inimaginable déflagration que fut la Shoah, et des illuminations que

leur splendeur poétique transforme en brisures d'arc-en-ciel.

La voix du père de l'auteur : comment rendre compte d'une vibration de l'air, aussi impalpable qu'une voix ? Il y faut d'abord beaucoup d'amour. Essai merveilleusement attachant d'ériger en personnages vivants, charnels, un couple de gens ordinaires – l'un, le vaillant tailleur, est mort, la mère, Courage, s'est fixée en Israël – le récit par Norbert Czarny de la destinée bouleversée de ses parents, dépourvu de tout pathos et fidèle à la matérialité de son titre, en est rempli. Mais, et c'est un rare miracle, il n'en déborde jamais.

Ici, la tendresse humaine, une évidente bonté qui n'a rien d'angélique – les méchants ne seront pas pardonnés en ce monde, quant à l'autre, il n'existe pas – demeurent de bout en bout vierges d'affectation, de complaisance, de sentimentalité banale. Point d'hagiographie, point surtout d'attitude surplombante. Le narrateur ne prétend pas comprendre à fond ses modèles, révéler en enquêteur vorace leurs anciennes passions, leurs désirs présents, les méandres de leurs pensées.

Au père élevé dans la langue polonaise qu'il est le seul dans la famille à continuer d'utiliser, dans le monologue intérieur qu'il extériorise parfois, mais aussi originellement yiddishophone, au père devenu polyglotte (allemand, anglais, russe, français, hébreu) mais rebelle à l'écrit en même temps que conteur né, il emprunte

histoire personnelle tragique qui manque de s'achever à Dachau après Auschwitz et verve joyeuse malgré tout, mais n'en trace aucun portrait synthétique qui ferait fi de son mystère essentiel, qui est celui de toute personne. Ainsi lui conserve-t-il, de même qu'à la mère si vive, si preste, si joliment amoureuse de son homme, leur vérité unique.

Amour, oui, beaucoup d'amour traverse ce livre. Mais son authenticité ne s'impose au lecteur que par la force d'une écriture littéraire puissante. Une écriture savante sous les apparences d'un réalisme trompeur. Mosaïque de petits faits vrais qui fournissent à l'œuvre les fragments de passé lointain (la source polonaise et juive), trop proche (l'expérience des camps, les amitiés nouées dans ce cloaque d'indignités, l'héroïsme qui permet de sauver un copain suicidaire de la charrette des morts), récent (les années 45, les trente Glorieuses), très récent (la disparition), le récit sertit côte à côte une foule de tessons de tout genre, le plus souvent matériels (un objet de la vie quotidienne, calendrier, chemise), parfois mythiques (la voiture blanche), parfois chargés d'émotion (l'instantané d'un être, une réflexion sur les prénoms successifs du père, un débris de dialogue, la rêverie du narrateur, le petit nom de la mère, Dora, adouci en Dola, hypocoristique affectif).

Tout reste à faire alors. Combien de biographies et plus

encore d'autobiographies, d'une linéarité indigente, piétinent dans l'accumulation d'« histoires vraies », censées dessiner par leur pure conformité à ce qu'on appelle « le vécu », mot stupide mais recette prétendument efficace en vue d'atteindre une authenticité assurée.

Le créateur, en revanche, à partir de ce fatras de fragments du passé, doit faire surgir un réel faux, entièrement reconstitué par l'imagination, maîtresse d'ivresse et de volupté, qui seule confère l'authenticité à cette construction rêvée qu'est avant tout une œuvre d'art.

La modestie dont fait preuve l'auteur qui se présente comme le couturier scrupuleux des chroniques éloquentes d'un père doué pour le discours, toute sincère qu'elle est, ne rend donc pas justice à la réalité de son travail. Éviter l'impression d'hétéroclite et au contraire combiner les éléments d'une biographie émietlée et en partie double (les parents sont inséparables aussi dans le texte), en fait triple (car la personnalité du narrateur, sa foncière bienveillance, son scepticisme, son humour délicat, sa tristesse, sont des composantes essentielles du charme doux-amer de ce récit), c'est tout un art en effet, toute une maîtrise qui ne souffrent, dans la prose subtile et sobre, absolument sympathique, de l'auteur, d'aucune défaillance.

« Avant que tout s'éparpille, se disperse et disparaisse, je collecte, je ramasse, je grappille, je

glane », note l'auteur/narrateur en concluant son parcours de mémoire. Ainsi Du Bellay décrivait-il le glaneur d'épis auquel il se comparait, rassemblant « les reliques » de la grandeur romaine disparue. Mais il savait bien que ce rassembleur était un maître. Les vestiges de la vie des humains généreux et probes que Norbert Czarny sauve de l'oubli pour les transformer poétiquement en héros grâce à l'indispensable travail de l'imaginaire apte à recréer le réel, ont requis le talent d'un véritable écrivain. Leurs exploits valent ceux, tapageurs, de guerriers latins poussiéreux. ☺

MAURICE MOURIER